

J. KRISHNAMURTI

Le Sentier

Traduit de l'Anglais

1926

LES ÉDITIONS ADYAR

PARIS

KRISHNAMURTI - Le Sentier_1926

"L'ardeur de la lutte me transporte et je pars à la conquête du bonheur souverain et immortel. Le Sentier ne doit plus m'entraîner ; sans trébucher, je cours à présent sur le chemin. Je ne reste plus en arrière ; je suis devenu le Maître du Sentier. Il n'est plus nécessaire de me stimuler pour que j'agisse, car je suis devenu moi-même l'action. Je veux, et je marche librement."



LE SENTIER

J. KRISHNAMURTI

Le Sentier

Traduit de l'Anglais

1926

—
LES ÉDITIONS ADYAR
PARIS

LE SENTIER

par J. KRISHNAMURTI

PREMIÈRE PARTIE

Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans les airs; inexorablement, le soleil verse ses rayons de feu. Et je me trouve seul sur la route. A l'entour, des plaines qui s'étendent au loin jusqu'à l'horizon. Pas un brin d'herbe, pas une fleur ne respirent sur ce sol désolé. Tout y est flétri, brûlé et parle avec angoisse de la douleur inexprimée et inexprimable des siècles révolus. Dans ces vastes étendues, pas un arbre à l'ombre duquel une tendre fleurette puisse gaiement s'épanouir, insoucieuse des rayons meurtriers du soleil. Le sol même s'entr'ouvre déses-

pérément. Le ciel a perdu son azur délicat; il a pris une teinte de plomb due à la chaleur torride de tous les siècles traversés.

Ce ciel, pourtant, doit avoir épanché une pluie bienfaisante; cette terre doit l'avoir absorbée, ces plantes mortes, ces touffes jetées là pêle-mêle, ces brins d'herbe desséchés, jadis, doivent avoir éteint leur soif. Et ils sont tous morts, à présent, morts sans espoir de renouveau possible. Combien de siècles y a-t-il donc que la bonne pluie est tombée? Je ne saurais le dire. Ces pierres brûlantes non plus ne se souviennent pas du temps où elles étaient heureuses sous la pluie, non plus que ces brins d'herbe desséchés, du temps où ils étaient humides de rosée. Tout a péri, péri sans espoir. Pas un son. Seul règne un silence terrible, angoissant, coupé, par intervalles, par le gémissement de l'immense douleur ambiante; alors, la

terre craque et une poussière sans vie tourbillonne. Pas un être vivant ne respire cet air asphyxiant; tout ce qui vivait jadis a succombé. A côté de la route, le large fleuve est tari, qui, aux premiers âges du monde coulait si gaîment, apportant, dans ses flots limpides, joie et fraîcheur; et son lit ne se souvient plus même d'avoir charrié des ondes bienfaisantes où nageaient des poissons aux couleurs diaprées. Les délicats squelettes blancs des poissons morts gisent là aujourd'hui exposés à la lumière aveuglante. Les plaines sont jonchées de tous ces vestiges des créatures vivantes aux siècles passés, et jamais plus l'heureuse pulsation de la vie ne pourra s'y faire sentir encore. Tout est fini, tout est consommé; la mort a saisi dans sa serre cruelle tous les êtres vivants, oui, tous, excepté moi.

Je suis tout seul sur la route; personne devant moi; peut-être y a-t-il

beaucoup de pèlerins derrière moi; mais je ne désire pas porter mes regards en arrière, ni voir l'horreur des souffrances du passé. De chaque côté de ce sentier, le sentier de ma vie, qui me paraît interminable, une triste figure, une figure de désolation, me supplie sans cesse de m'associer à sa misérable vie de quiétude illusoire. Devant moi, le Sentier s'étend, lieue sur lieue, année sur année, siècle sur siècle, tout blanc dans la lumière du soleil impitoyable; le chemin monte toujours d'une façon insensible. L'éclat de ce sentier tuant sous le soleil étincelant, m'aveugle, et je cherche où reposer mes yeux fatigués. Mais rien que cet immense brasier de lumière éblouissante! Le soleil ne se couche jamais; il déverse implacablement sa chaleur torride. La route n'est pas égale; çà et là il y a des parties aussi unies que la surface d'un lac par un jour calme et serein. Ce triste sentier

est alors propice au marcheur, mais soudain, comme un orage contenu qui tout à coup éclaterait triomphant dans son œuvre de destruction, la route s'effondre et devient impraticable aux pieds déjà saignants du pèlerin. Je ne puis dire quand elle redeviendra douce et clémente; peut-être sera-ce au détour prochain ou seulement après bien des années de tourmentes et d'épreuves! Le chemin abrupt ne se soucie guère, lui, s'il cause de la douleur ou de la joie; il est là pour que je le gravisse, de gré ou de force. Qui a tracé ce chemin de malheur? Je ne le sais. Et le chemin ne peut dire son nom. Il existe depuis des siècles sans nombre ou plutôt depuis des millénaires. Nul autre que moi ne l'a gravi; il a été tracé pour moi, afin que j'y marche seul. J'ai eu naguère des compagnons, des amis, des frères, des sœurs, des pères, des mères, mais sur ce fatal chemin, ils ne peuvent

marcher de conserve avec moi. Ce sentier est comme l'amant exigeant et jaloux qui ne souffrirait pas que sa bien-aimée eût d'autres amis ou d'autres amants que lui. Le chemin est mon inexorable amant; il garde jalousement mon affection et confond tous ceux qui voudraient m'accompagner ou m'aider. Exigeant en toutes choses, petites ou grandes, il ne détourne jamais de moi son regard, cruel et fascinateur. Il m'étreint avec une force qui me fait presque mal et rit avec une tendresse significative quand mes pieds se mettent à saigner. Je ne puis m'éloigner de lui; il est mon seul et constant amour. Je ne puis porter mes regards ailleurs que sur ce long, cet interminable sentier. Parfois, il n'est ni amène, ni désobligeant; il se montre indifférent à mon sort. Que je sois fortuné ou infortuné, dans la peine ou dans l'extase, abimé dans la tristesse ou bien dans un état de plé-

nitude : rien ne le touche. Il sait bien que je ne puis le quitter, ce Sentier captivant, et qu'il ne peut se séparer de mon « Soi » accablé de tristesse. Nous sommes inséparables; il ne peut exister sans moi, ni moi sans lui. Nous ne faisons qu'un, bien que je sois différent de lui. Parfois, comme le sourire d'un doux matin de printemps, le Sentier m'invite à le parcourir, et d'autres fois, comme l'Océan irrité et perfide, il me leurre dans mes bonheurs passagers. Quand je tombe, il me relève par une amicale étreinte, me faisant oublier l'amertume et les souffrances du passé, m'embrassant comme une mère tendre et aimante dont la seule pensée est de protéger son enfant; mais lorsque j'entre dans un état d'inconscience heureuse ou que je me perds dans des rêveries, comme si j'eusse bu à longs traits à la fontaine du bonheur suprême, d'un choc brusque, il me réveille de mon

rève heureux et éphémère et me remet rudement sur mes pieds meurtris.

Il est cruel et charmant, mon ami solitaire, mon amant... Quoiqu'il me traite tantôt avec sa tyrannie coutumière, tantôt avec un amour sans pareil, il reste mon seul compagnon, et je n'en désire point d'autre. Le soleil me brûle et le Sentier me blesse. Mes pas ne laissent pas d'empreinte sur le dur chemin et je n'y aperçois pas non plus la trace d'aucun être humain. Ainsi, voyant que je suis le seul amant de mon Sentier, je vais dans mon exclusivité et dans ma séparativité, me glorifiant en mon âme de ce privilège. Je souffre plus que personne; j'exulte plus que personne et mon obstination à l'aimer est différente de tout ce que le monde a jamais connu. Dans mon adoration, le souffle me manque et aucun amant ne pourra jamais lui offrir ses sacrifices avec un

enthousiasme plus délirant que le mien. Ses cruautés mêmes me poussent à le chérir davantage et sa tendresse m'attache plus étroitement à lui pour l'éternité. Nous vivons l'un pour l'autre; seul je puis entrevoir son cher visage et lui baiser la main. Il n'a d'autre amant ni d'autre ami que moi. Tel l'oiselet qui, pour jouir de la liberté du vaste monde s'élance du nid avant que ses ailes soient éprouvées, tel je me suis précipité dans ce Sentier pour jouir de la douceur de son amour, dans la solitude et loin de tous les regards.

Les vents de saisons innombrables m'ont fait tournoyer comme la feuille morte, jetée de-ci, de-là, par les rafales d'automne, et cependant mes pas errants ont toujours retrouvé le séduisant Sentier. Comme la vague qui danse dans la splendeur infinie et radieuse du Soleil, ainsi j'ai dansé dans la fureur des vents déchainés; comme

le désert qui n'est limité par aucune chaîne de montagnes, ainsi j'ai été exposé au Soleil.

Telles furent mes vies. Jamais les délices d'un paisible repos n'a rasséréiné mon âme, n'a pénétré jusqu'à mon Etre véritable, et jamais je n'ai été réconforté. Pas un sourire n'a apaisé mon impatience, pas un visage aimant n'a apporté un baume à mon cœur endolori; jamais une douce parole n'est venue alléger mon indicible angoisse. Jamais l'amour d'une mère, d'une femme ou d'un enfant n'a éteint l'ardeur de ma soif d'aimer, tous se sont détournés de moi, et moi, je les ai tous abandonnés. Sans qu'on me plaignît, j'ai erré seul, tel un lépreux. La douleur et l'amertume ont été mes compagnes éternelles et inséparables. Comme une ombre, ma peine me suivait, et dans cette douleur sans trêve, j'ai versé bien des larmes amères. Souvent j'aspirais à la mort et au néant,

mais ni l'autre ne m'étaient accordés. Bien des fois, j'ai vu la face hideuse de la mort qui me déchirait le cœur et j'accueillais à bras ouverts celle qui était la terreur de tant d'hommes, mais alors elle me souriait et me bénissait. Fatigué de désirer la mort, je tournais mes regards et mes pas vers les autels de l'amour et de l'adoration, mais j'y trouvais peu de réconfort. Bien des fois je suis demeuré plongé dans une adoration muette; mais, comme le parfum délicat d'une fleur, mon adoration traversait les siècles et je restais inapaisé sur mes genoux douloureux. Que de fois j'ai déposé des fleurs odoriférantes aux pieds des idoles révérees, sans recevoir une bénédiction. Que de fois j'ai sacrifié aux nombreux Dieux de tous les pays et de toutes les races, et les dieux sont toujours restés muets, leurs regards détournés de moi. Bien des fois j'ai été leur prêtre, dans les temples sacrés,

mais ma robe blanche tombait de mes épaules et je restais nu au soleil. Que de fois, avec adoration, j'ai baisé le Saint Lotus du Temple, mais le lotus se flétrissait dans ma main. Que de fois j'ai été payer mon tribut d'adoration aux autels que le monde avait dressés, mais je m'en retournais silencieux et la tête courbée. Que de cérémonies j'ai célébrées, sans que jamais mes aspirations ne fussent satisfaites. De combien de rites j'ai fait mes délices sans que j'en aie ressenti joie ou espérance. Dans combien de temples ai-je été consacré, sans que j'en aie obtenu aucune allégeance! Combien de livres sacrés j'ai lus, et la Connaissance m'était toujours refusée. Combien de vies n'ai-je pas passées dans la sainteté! Mais ces vies étaient sans clarté. Combien de fois j'ai interrogé les étoiles! Mais toujours, elles s'éteignaient sans me communiquer leur sagesse profonde. Sou-

vent, je veillais, sondant le néant, cherchant la lumière; mais les ténèbres, les épaisses ténèbres continuaient à régner. Dans bien des vies, j'ai délibérément suivi, tantôt en aveugle, tantôt éclairé déjà, les leçons des modestes instituteurs des villages retirés; mais leurs enseignements me laissaient au pied de la colline solitaire. J'ai vécu noblement et travaillé laborieusement. Je me suis dominé et j'ai aussi mené une vie effrénée. Souvent, affligé et versant des larmes amères, je suppliais la main divine de me guider, mais aucune main ne me guidait. Je luttais ardemment contre l'humanité pour obtenir la lumière, mais je perdais à la fois et la lumière et l'humanité. Les yeux fixés vers le but, contrôlant toutes mes émotions, cherchant la vérité; je méditais, mais rien ne m'était révélé. Que de fois j'ai tenté de m'écarter de mes frères bruyants, pour échapper à leurs pensées igno-

bles et mesquines, à leurs querelles, à leurs vaines ou grossières passions, à leurs chagrins et aux petites misères qu'ils s'étaient créées à eux-mêmes, à leur haine féroce et à leur pitié enfantine, à leurs affections puériles et à leur inconsistante compassion, à leurs bavardages, à leur amitié passionnée et égoïste, à leurs aigres querelles et à leurs réjouissances bruyantes; à leur colère vindicative, à leurs fades amours, à leurs causeries sur les grands problèmes qu'ils ignoraient et à leur science des choses secondaires, à leur vanité ou à leur dédain, à leurs flatteries grossières et à leur insolence; à leurs désirs d'amour et à leurs aversions injustifiées; enfin à tout ce qui était humain. Et j'aspirais à tout ce qui est grand, noble et divin. Mais dans quelque lieu que je sois allé ou que j'allasse, toujours l'humanité me poursuivait du spectacle de ses agonies sans nom et de ses cris de désespoir.

Souvent j'allais chercher une retraite dans la solitude des clairières de la forêt profonde et paisible, mais je les trouvais peuplées de mes pensées et hantées par ma misère. Souvent je tressaillais au spectacle de la beauté du monde, à la vie du doux printemps et du rude hiver, du soleil couchant, pacifique et splendide, des astres scintillants des cieux, du réveil du matin, et du soir mourant, de la tendre lune à la pâle clarté, du soleil impitoyable et des ténèbres sans fond, de l'herbe verdoyante, des feuillages veloutés, du tigre féroce, du daim paisible, du hideux reptile, de l'éléphant plein de majesté, de la magnificence des montagnes, des mers impétueuses. J'ai goûté dans leur plénitude les beautés que la nature peut donner mais je n'ai pas trouvé l'apaisement en elles. J'ai erré dans les vallées ombreuses et escaladé les monts

escarpés. J'ai tout exploré en vain et dans la désolation.

A maintes reprises, dans nombre de vies, j'ai pratiqué la Yoga par les privations, par la torture physique, par l'abnégation, mais je n'ai pas rencontré le Dieu vivant. J'ai tué en moi les désirs et les fausses émotions, j'ai vécu purement selon les préceptes des saints livres de bien des peuples, j'ai accompli bien des actions nobles au regard des hommes, qui m'ont couvert de gloire. Je n'ai jamais donné accès dans mon âme douloureuse à la désespérance ni à la tentation; j'ai entrepris sur la terre des pèlerinages aux saints lieux, mais jamais nulle part, je n'ai trouvé le réconfort vrai et durable. J'ai eu des visions dans les temples de Ninive, de Babylone, d'Egypte et dans les temples sacrés de l'Inde bénie. J'ai adoré leurs dieux, renié le bonheur terrestre, renoncé à mon père, à ma mère, à ma femme,

à mes enfants, offrant des sacrifices grands et petits, nobles et puérils, sacrifiant mon corps et mon âme elle-même pour que la lumière me guidât; le contentement m'a été refusé dans toutes les choses que j'ai faites. J'ai été imprégné d'effluves divines, j'ai aspiré à être délivré de ce monde de douleur. J'ai aidé beaucoup de frères, alors que j'avais tant besoin d'être aidé; j'en ai guéri beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être guéri; j'en ai guidé beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être guidé; j'en ai réconforté beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être réconforté moi-même. Plongé dans une angoisse sans nom, j'ai su sourire; étant joyeux, j'ai su pleurer. Je restais heureux tout en perdant et misérable tout en gagnant, et toujours je continuais à chérir mon Dieu. Et cependant, mon âme demeurait plongée dans le plus grand chaos. J'étais encore un aveugle digne de

pitié, entouré d'obscurité et d'irréel. La pure lumière m'était encore refusée et je n'obtenais toujours pas l'allegement qui guérit. La paix du cœur m'était encore déniée; pour moi, point de bonheur nulle part. Je restais seul, toujours seul, comme le juste errant dans le ciel. J'étais seul avec moi-même.

Las enfin d'adorer et de respecter, épuisé de solitude, las de chercher et d'aspirer au bonheur divin, las des sacrifices et des mortifications, las de chercher la lumière et la vérité, las d'être noble et altruiste, las de lutter et de gravir les hauteurs, je me plongeai alors violemment dans le monde matériel, espérant ainsi atteindre à l'inaccessible et à l'impénétrable. Je devins jeune et plein de santé, beau et passionné, libre et joyeux, ne pensant aucunement au lendemain, libre et insoucieux. Je m'appliquai systématiquement à me

divertir follement, avec égoïsme, ne recherchant que les plaisirs des sens et les entretiens mondains. Je pris la résolution de faire toutes les expériences possibles dans les milieux que pouvait m'offrir le monde ici-bas. Rien ne devait m'être refusé; le plaisir souverain devint mon but unique. Souvent je naquis riche; je dormais dans le giron de la volupté, bercé de flatteries. J'avais pour moi la jeunesse et la beauté. Avec ces deux atouts, le monde et ses grossiers plaisirs m'était accessible. Je fus bientôt au premier rang dans tout ce qui était bruyant et turbulent. Entouré d'une jeunesse licencieuse, je m'adonnai aux plaisirs inavouables du matin au soir et même jusqu'à l'aube. J'étais le premier dans tous les divertissements; personne ne pouvait rivaliser avec moi dans mes folies. Les plaisirs de la brillante Ninive, de la fastueuse Babylone, de la merveilleuse Egypte et celle de l'Inde

au soleil de feu, étaient toujours à mes ordres. Partout, j'étais comblé d'honneurs, de louanges, de flatteries. Je buvais à longs traits à la fontaine de la gaieté et des jouissances. J'avais de nombreux esclaves et serviteurs et point de maître. Mes désirs naissaient comme les fleurs luxuriantes du printemps et étaient aussitôt satisfaits. Nul frein à mes folies, à mes caprices. Quand me venait une nouvelle fantaisie de luxe, elle était réalisée au moment le plus favorable. L'amour sous toutes ses formes était à ma portée : rien n'était sacré pour moi. Je profanais tout, me moquant des dieux les plus vénérés et traitant avec mépris les hommes des classes inférieures. Les vins les plus généreux et les plus fins étaient toujours à ma disposition, avec un esclave pour me les présenter. Saturé de toutes les délices que pût rêver un homme civilisé faisant partie des nations et des races

les plus raffinées du globe, je voulus alors m'incarner comme femme, afin de goûter au ravissement délicat d'être aimée par des hommes passionnés.

J'ai eu d'innombrables adorateurs sous ma croisée, mais jamais je ne me sentais satisfaite de l'amour insipide de mes soupirants. Je passais ma vie, languissante au sein de l'amour même et réclamant toujours davantage. J'ai expérimenté toutes les souffrances et toutes les joies de porter un enfant dans mon sein et de lui donner le jour; j'ai connu le chagrin de le perdre, les douleurs et les déchéances de la vieillesse, la négligence et l'indifférence de mes premiers amants; j'ai passionnément été attachée à des souvenirs du passé et déploré l'abandon d'amants disparus depuis longtemps.

Lasse enfin de mener une vie déréglée, je devins une femme vertueuse et obtins les délices de l'amour pur. Je mis au monde dans la joie et sans

que mon cœur fût, comme jadis, tourmenté par la rancune de souffrir par les autres, alors que j'enfantais un être innocent.

J'ai connu la tendresse et les sourires ingénus des petits enfants qui s'attachent à vous de tout leur cœur, j'ai goûté leurs chers et purs baisers, leurs délicates étreintes et j'ai été pénétrée de cette douceur. J'ai été une femme aimante, une mère tendre, glorieuse dans son amour.

Après avoir fait l'expérience de la maternité, je redevins une fois encore un homme libre, dominé par des passions fortes et brutales. Les désirs enflammant mon cœur, je me suis livré à la luxure, oubliant la tristesse et la souffrance, sans pitié pour les maux dont je suis cause : Ma vie est tissée de joies égoïstes, riche en expériences viles et en plaisirs violents et le monde matériel ne peut rien me refuser. Mais je n'éprouve ni satis-

faction, ni bonheur vrai, et mon cœur reste aussi vide et aussi désolé que le désert aride où pas une créature qui procure beauté et joie ne peut vivre. Après avoir goûté aux richesses, je devins un indigent, un pauvre hère, allant de maison en maison, rebuté et maudit, malpropre, harassé, hideux à mes propres yeux, hué et montré du doigt, affamé, sans père, ni mère, ni femme qui osât me toucher; pitoyable, rongé par des maladies connues et inconnues, les pieds saignants, les épaules couvertes d'un sac de toile grossière en guise de vêtement les jours de fête et qui me tenait lieu de couverture quand soufflait la bise et de coiffure quand l'ardeur du soleil me brûlait sans pitié. Un vieux bâton à la main, j'ai erré à travers les cités fastueuses et inhospitalières de bien des pays. Les marchands me poursuivaient de leurs malédictions et j'étais chassé à coups de pied par les hom-

mes et mordu par les chiens furieux. Les gens se détournèrent de moi et me refusèrent le peu de secours qu'ils auraient pu me donner. Les villes et les villages étaient tous semblables, je veux dire, sans pitié, et partout les hommes me regardaient passer, le cœur dur.

Je m'abritais, pour la nuit, dans des endroits désolés et écartés, où ni homme ni bête n'osaient s'aventurer, repoussés par l'air méphitique qu'on y respirait. La faim rongeaît sans cesse mes entrailles; tantôt la chaleur du soleil me grillait, tantôt le vent glacial du nord me transissait; la gelée me desséchait; je grulottais de fièvre et de langueur.

Et j'ai erré ainsi sur la terre entière sans rencontrer jamais un sourire, une parole fraternelle, un regard ami. Les chiens étaient plus heureux que moi puisqu'ils étaient nourris et caressés et qu'on prenait soin d'eux; mais les

chiens eux-mêmes aboyaient après moi. Nulle maison ne s'ouvrait pour moi et les prêtres mêmes me chassaient des temples sacrés. Les enfants, frappés d'horreur à mon aspect, s'arrêtaient de pleurer. A ma vue, les mères rappelaient leurs enfants et les faisaient en hâte rentrer dans les maisons. Je paraissais répandre la peste et le malheur et assombrir la lumière du jour. Les rivières où je voulais étancher ma soif se desséchaient à mon approche, les arbres me refusaient leurs fruits, la terre tremblait sous mes pas, les étoiles se voilaient à la vue de mon être infortuné et la benoîte pluie ne tombait point sur moi pour me laver de mes impuretés. Ainsi, pendant bien des générations, parmi maints peuples et maintes nations, seul et malheureux comme un nuage isolé chassé par le vent sur les vallées et les collines, j'ai erré, misérable et abhorré. Pendant des siècles,

je n'ai pas connu de bien-être : épuisé, lamentable, repoussé comme un animal immonde, je cherchais un asile, mais hélas! la solitude et la misère demeuraient toujours mon lot. Telle une feuille morte foulée aux pieds, j'ai cruellement pâti dans ma prison de chair, pauvre et déguenillé, sans haine comme sans amour, devenu indifférent à l'infortune comme à la douleur, vide d'intelligence, affamé et assoiffé : toutes les nobles émotions qui jadis gonflaient mon cœur étant mortes depuis longtemps en moi.

Pourtant, quoique désespérant de mon existence, fuyant les hommes et en butte aux railleries de la jeunesse, au sein de cette agonie et de cette détresse infinies, dans cette torture physique, ces privations de l'âme, dans l'horreur de cette ignominie et de cette douleur sans fin, je continuais à chercher la lumière et le bonheur qui m'avaient toujours été refusés car

jamais encore je n'avais trouvé la paix intérieure, que je fusse plongé dans un luxe éhonté et vauté dans des jouissances égoïstes, ne recherchant que les plaisirs malsains, ou bien que j'essayasse de mener une vie noble et pure, détestant la turpitude et recherchant partout la vérité...

Quelle lumière merveilleuse brillait alors autour de moi cependant, mais quelles profondes et lugubres ténèbres en moi ! J'aimais d'un amour pur, nobles étaient mes désirs, je frissonnais au seul nom de Dieu. Pourtant, dans les asiles de la piété et de l'innocence, je ne trouvais jamais le bonheur...



DEUXIÈME PARTIE

Nombreuses et variées, furent mes expériences, mes pensées et mes émotions; innombrables, mes passions bestiales ou nobles, mes sympathies subtiles et mes grandes amours, désintéressées ou égoïstes. Que de nuances dans mes satisfactions et dans mes sentiments nobles et glorieux! Combien j'en ai possédées de grandes intelligences et de ruses basses, le long des siècles sans nombre! J'ai passé par des races et des nations diverses, avec des capacités multiples, acquérant la connaissance que le monde peut donner à celui qui cherche et qui souffre.

Cependant, où est cette lumière que les Sages ont aperçue, me disais-je, cette vérité supérieure à toutes les non-réalités; cette miséricorde qui soulage toutes les peines, cette paix

intérieure qui apporte l'éternel bonheur à l'âme frappée de douleur et cette Sagesse qui guide l'humanité souffrante?

En quelque lieu que je sois allé, où que j'aie cherché à tâtons, moi, je suis revenu les mains vides et l'âme inquiète. Comme un enfant indiscipliné, qui s'écarte de sa mère bien-aimée, je me suis égaré dans les abîmes du désespoir et de l'irréel, cherchant toujours la grande Réalité. Loin du sentier solitaire, je suis parti, poussé par cette invincible aspiration et par cette soif inextinguible, mais j'ai été brûlé par l'angoisse et je suis revenu, le front courbé. Parmi les humains, en lutte les uns avec les autres, pas plus que parmi ceux qui vivent loin des foules insensées, je n'ai trouvé ni joie, ni satisfaction.

Heureux ou malheureux aux yeux des hommes, honoré ou dégradé, dans la peine comme dans le plaisir, tou-

jours je sentais en moi un vide affreux que rien ne pouvait combler, un désir immense et inassouvi. Las, j'ai erré comme un aveugle, demandant à tous les passants le baume qui pût guérir mon cœur endolori : chacun donnait ce qu'il pouvait, avec un doux sourire et une bénédiction, mais sans résoudre le problème qui me hantait.

Où est cette lumière, où se trouve ce bonheur sans borne ? Je suis las ; las des courses errantes que j'ai faites durant tant de siècles. Je suis épuisé et sans force pour lutter et combattre encore. Je trébuche à chaque pas, je puis à peine me traîner. J'ai pour ainsi dire perdu la vue tant je me suis usé les yeux. Je suis chenu, hagard et décrépit. L'orgueil de la vie et la jeunesse m'ont quitté. Je suis doublement courbé sous le faix des siècles et sous celui de la douleur. La beauté dont je me glorifiais à la face du monde s'est flétrie et je suis devenu

un être monstrueux. Ce qui s'est passé, ce qui a été formé durant ces longues et terribles années d'épreuve, s'est effacé de ma mémoire et mon indifférence pour tout est absolue. Je suis à présent sans désirs; nulle passion n'a plus prise sur moi, nulle affection ne me trouble; les émotions ont perdu leur influence, jadis toute puissante sur moi. L'amour est derrière moi, perdu dans le lointain; l'ivresse joyeuse de l'action est abolie en moi; l'ambition qui éperonne tant d'êtres humains en leur apportant soit la gloire, soit la honte, est enfouie dans le passé. L'orgueil qui fait marcher haut la tête dans le tumulte des actions nobles ou indignes, a disparu à jamais; la crainte qui accable et asservit, est anéantie; la mort, ce compagnon terrible et impartial de tous les hommes, ne m'effraye plus de son regard menaçant.

Cependant, le mécontentement inté-

rieur et l'éternelle aspiration à l'inaccessible laissent en moi un vide profond. Atteindrai-je jamais à la plénitude de la joie et saisirai-je jamais le suprême bonheur?

O Etres Puissants, ayez pitié du voyageur solitaire qui a vogué sur tant de mers houleuses, traversé tant de contrées et subi tant d'épreuves! Je suis seul, venez à mon aide, Vous, qui êtes toute pitié, Vous, les bienheureux! Vous que j'ai honorés, adorés, Vous à qui j'ai offert de si nombreux sacrifices, vous pour qui j'ai tant souffert afin de devenir digne de baiser les pieds sacrés. Réconfortez-moi, Maîtres de la Sagesse, par vos regards d'amour et de bonté. Qu'ai-je fait et que dois-je faire encore pour atteindre à la gloire et à la grandeur? Combien de temps encore cette pitoyable condition devra-t-elle durer? Quand, ô Maître, pourrai-je contempler Ta beauté sacrée? Devrai-je mar-

cher longtemps encore dans ce long sentier solitaire? Y aura-t-il un terme à cette interminable agonie où je me consume d'Amour pour Toi? Pourquoi as-tu détourné de moi Ta face adorable? Où est Ton divin sourire qui calme toutes les souffrances? Avec humilité et angoisse, j'ai servi les Grands Etres, et les gens les plus déshérités de ce monde; j'ai aimé aveuglément toutes choses, petites et grandes, et j'ai bu à toutes les sources de la sagesse terrestre. Mais jamais je n'ai pu arriver à toucher Tes pieds. Telle une belle fleur qui, en se fanant, perd son parfum, sa beauté et son charme, ou un arbre desséché qui ne donne plus d'ombrage au voyageur harassé, telle est mon existence mélancolique et désolée. J'ai tout donné sans restriction et suis demeuré dénué et sans espoir. J'ai soutenu l'affligé et mené l'aveugle, alors que j'étais moi-même affligé et aveugle. Pourquoi

n'as-tu pas tendu Ta main secourable vers moi quand je trébuchais? Je suis las d'implorer, je n'ai plus d'espérance; tout paraît mort et la plus grande obscurité règne autour de moi. Mes larmes sont taries et cependant je crie toujours vers Toi dans ma détresse infinie... Nul passant ne peut me venir en aide dans l'état lamentable où je me trouve, car je suis seul dans ce long, long sentier qui se prolonge comme un puissant fleuve sans commencement ni fin. Comme un insensé, j'erre, ne sachant où aller, insoucieux de ce qui doit m'arriver. Je suis desséché jusqu'aux moelles : le soleil ne pourrait me brûler davantage. L'éblouissante blancheur qui m'environne est comme un océan sans limite où je puis à peine distinguer le sentier qui conduit au bonheur suprême. Tout est resté en arrière; mes compagnons, mes amis, mon amour. Je suis désespérément seul.

O Maître de Compassion, viens à mon secours et conduis-moi de cette profonde obscurité à la pure lumière que quelques Grands Êtres ont su atteindre. Je cherche le Grand Libérateur qui me délivrera de la roue de la naissance et de la mort. Je cherche le Frère qui partagera avec moi sa divine sagesse; l'Aimé qui me reconfortera et me guidera; je cherche à reposer ma tête lasse sur le cœur de la miséricorde : Je cherche un refuge dans la lumière...

Mais le Sentier ne répond point à mon appel désespéré, les cieux fermés me regardent avec une indifférence cruelle. Nul écho compatissant dans les lamentations lugubres du vent. Le profond silence n'est interrompu que par le bruit monotone d'une respiration lente et le glissement de pieds fatigués. Pas de paix : des milliers d'êtres invisibles tourbillonnent autour de moi comme s'ils

voulaient railler la souffrance du pauvre solitaire. Le moment de silence qui précède l'orage est mon seul apaisement. Seul, l'engloutissement des siècles répond à mes instances continues; mon isolement est complet et atroce.

Depuis longtemps le Sentier ne me parle plus comme jadis quand il m'enseignait à discerner le juste de l'injuste, le vrai du faux, le réel de l'irréel, la grandeur de la petitesse. Maintenant, il est muet comme la tombe. Il m'a indiqué une partie du chemin mais le reste, je dois le découvrir moi-même; avant de pouvoir l'abandonner et m'engager dans un sentier plus large et plus lumineux. Il ne peut y entrer sans moi, il ne peut plus me faire signe comme autrefois. Il faut que la seule notion de sa direction me suffise, pendant de longues périodes, à travers bien des tempêtes, jusqu'à ce que j'aborde au havre éternel.

Le sentier qui s'offre à ma vue monte insensiblement, sans raideur ni obstacle, tel un serpent gigantesque dont la tête et la queue ne pourraient se rejoindre et qui ne pourrait mesurer sa propre longueur : couché dans le sable brûlant, repu de carnages, il gît endormi et satisfait, plein de quiétude. Mais soudain, voilà que le soleil m'inonde de ses rayons de feu et chasse toute pensée de mon cerveau. Je n'ai plus qu'un désir : trouver une ombre délicieuse où je puisse étendre un moment mon corps exténué. Cependant une force irrésistible me pousse en avant, sans répit et me fait marcher à pas hésitants. Je ne puis lui résister. Quoique faible et épuisé, j'obéis à cet appel éternel et souverain. Je fais un pas, je chancelle et tombe, comme l'oiseau rapide frappé par la flèche cruelle. Je me débats et je me perds dans l'inconscience.

Lentement, avec accablement, je

reviens à moi et regarde le ciel découvert et lumineux et je désire m'étendre à nouveau et demeurer où j'étais. Mais la même force me remet debout et, comme jadis, je suis irrésistiblement contraint de suivre l'interminable Sentier.

Au loin, s'élève un arbre solitaire, dont l'ombrage délicieux me souhaite la bienvenue. Ses feuilles sont douces, fraîches et veloutées, comme si le souffle bienfaisant du printemps avait soudain éveillé à la vie joyeuse ses branches mortes et son feuillage d'un vert morbide. Son ombre est épaisse et protège le passant contre les ardeurs du soleil. Les senteurs de l'herbe fraîche et l'arbre protecteur semblent me sourire et m'inviter à partager leur ivresse. Une multitude d'oiseaux s'appellent en gazouillant. Sans force, je tâchai pourtant de mettre à profit l'aubaine inespérée que les dieux m'envoyaient. J'approchai

péniblement; l'arbre tout entier se ploya pour me faire accueil, me donnant un peu de sa force vitale. Je me glissai sous son ombrage parfumé et contemplai sa verte frondaison. Le sommeil et l'épuisement triomphèrent de moi et je m'endormis, bercé par le bruissement des feuilles et le ramage des oiseaux.

Ces moments fortunés, ces moments d'absence complète de toute angoisse et de toute souffrance, me délassaient du mal des nombreux âges vécus. J'espérais demeurer toujours baigné dans cette lumière ineffable, bercé par le doux murmure des choses vivantes, pacifié après tant d'orages intérieurs et extérieurs. Ah! qu'il serait doux de rester éternellement dans ce délicieux repos!

Hélas, le Soleil inexorable, jaloux de mon fugitif bonheur, me brûle à nouveau de ses rayons de feu. Où est mon arbre bien-aimé? Où sont les oi-

seaux gazouillants? Je regarde de tous côtés : nulle trace de l'arbre tutélaire. Je suis seul une fois de plus. Etait-ce donc un rêve? Etait-ce l'ancienne illusion qui avait pris une forme tangible? Etait-ce la pitié d'un dieu secourable ou bien le jeu cruel d'un dieu malin? Etait-ce la grande promesse annoncée ou bien une épreuve offerte à ma patience?

Combien j'en avais suivi, de ces réalités mensongères, qui m'échappaient toujours quand je croyais les saisir! Cette fois-ci pourtant, j'avais bien cru échapper à leur perfide influence, à leur persécution cruelle, tant j'avais mis de sincérité à rechercher le réel, le durable.

L'illusion m'avait donc tenu jusque dans ce lieu écarté et solitaire! Avec une prudence infinie, j'avais pourtant appris à démêler le réel de l'irréel et maintenant que je pensais avoir acquis cet art suprême, art difficile entre

tous, voilà que je devais reprendre la pénible ascension.

De même qu'au début du Sentier, une ardeur nouvelle vient animer mes pas, un nouvel enthousiasme naît en moi et, comme jadis, devant les souffrances et les chagrins, je me sens aujourd'hui plein d'ardeur en face de l'inconnu, impatient d'essayer à nouveau mes forces sur l'inflexible Sentier. L'ardeur de la lutte me transporte et je pars à la conquête du bonheur souverain et immortel. Le Sentier ne doit plus m'entraîner; sans trébucher, je cours à présent sur le chemin. Je ne reste plus en arrière; je suis devenu le Maître du Sentier. Il n'est plus nécessaire de me stimuler pour que j'agisse, car je suis devenu moi-même l'action. Je veux, et je marche librement. Le Sentier s'étend, mille à mille, siècle à siècle, plus escarpé, plus abrupt, plus étroit que jamais; il serpente entre des pré-

cipices, laissant en arrière tout le passé.

Tout là-bas, au-dessous de moi, s'étend le monde de la désolation et de l'infinie tristesse où l'Illusion, sous toutes ses formes, sous toutes les apparences possibles, régit les Forces déchaînées.

A cette altitude, règne un silence absolu et accueillant; cependant, comme j'avance sans cesse sur le chemin abrupt, la joie nouvelle meurt de nouveau en moi, mes pieds fatigués se font hésitants comme naguère et j'aspire à retrouver l'arbre aimé qui m'avait fait partager son ombre heureuse et les chants joyeux de ses oiseaux; cet arbre fantôme ne m'avait donné qu'un moment de fugitif bonheur, il est vrai, mais cette joie tout éphémère qu'elle fût, m'avait soulagé. Je prie les dieux propices de me rendre cet ombrage, ce chant, ce compagnon pour bercer mon cœur tour-

menté. Qui que tu sois, Mirage glorieux et chéri, souviens-toi du voyageur fatigué qui s'est blotti une heure dans tes bras et accueille-le encore une fois afin qu'il oublie et se retrempe à nouveau dans ton repos délicieux bien qu'illusoire.

Exauce-moi, une fois encore, et je te bénirai à jamais! Je suis las, viens à mon aide, Beauté passagère! Endors-moi par tes faux murmures, encourage-moi par tes flatteries perfides! Je suis épuisé de fatigue et de supplications et accablé par la désespérance.

Au loin, un bouquet d'arbres entoure une maison riante, au jardin frais et plein de senteurs. Je prends part à la joie et aux rires de séduisantes beautés. Leurs douces voix et leur musique enchanteresse m'apaisent. C'est à nouveau la tranquillité, le calme, l'oubli complet. Je me sens heureux, car dans cette demeure, j'ai trouvé le bonheur poursuivi durant

des âges innombrables : j'ai enfin saisi la réalité. Mais, suis-je vraiment satisfait? N'ai-je pas tout ce que je désirais? Pourquoi alors souffrir encore? Pourquoi lutter encore? Il y a ici un élixir pour le cœur malade, un réconfort pour le malheureux.

Combien de jours ou de siècles suis-je resté dans cette éphémère demeure; je ne pourrais le dire; pourrais-je jamais, en vérité, évaluer les moments heureux vécus là?

Mais de nouveau l'inextinguible désir reprend vie : dans les replis de mon cœur il s'est réveillé et me torture. Je ne puis demeurer plus longtemps dans cette maison joyeuse; je n'y ai pas trouvé le contentement qu'elle me promettait; il n'y a ni bonheur, ni paix pour moi sous ce toit. J'ai été le jouet des illusions. Je me suis nourri de mensonges. J'avais été attiré par la lumière de la fausse rai-

son et, comme jadis, j'ai adoré dans un temple de ténèbres.

Ainsi, après tant de millénaires, après tant d'efforts, je m'étais leurré moi-même, et une fois encore, j'avais été victime des dieux moqueurs. Devais-je continuer à marcher plus avant, devais-je encore affronter l'inflexible Sentier?

Une fois de plus, me voilà pénétrant dans un rayonnement éblouissant; une fois de plus, je me sens la force d'entreprendre le long voyage. Un nouvel enthousiasme et de nouveaux espoirs me soulèvent; mon courage est né à nouveau. Le vieux Sentier des siècles sans nombre me sourit encore une fois et il promet de me mener à la Lumière.

Il me semble que je suis un grand arbre qui, courbé par les autans, se redresse quand il est apaisé et qui, la tête haute, fixe à nouveau les cieux insondables et défie le soleil éblouis-

sant. Une fois de plus l'orgueil de l'isolement qui m'écarte des vains plaisirs de la foule banale, fait vibrer tout mon être. La solitude dans laquelle je suis plongé est comme un vent frais venant de la montagne. Une fois de plus j'aspire ardemment à triompher de la tristesse et à atteindre à la libération glorieuse. Heureux celui qui lutte!

TROISIÈME PARTIE

Le sentier long et sinueux se déroule devant moi sur le chemin désert, rien ne vit, rien, si ce n'est le voyageur. Mon cœur palpite dans l'attente d'une nouvelle victoire, je suis intrépide comme un conquérant entrant fièrement dans une ville prise d'assaut. J'aspire à des batailles plus sérieuses et plus difficiles, et je regrette qu'elles me fassent défaut. Soudain un calme solennel et grave obscurcit ma joie et m'étreint le cœur. Je suis comme écrasé par l'immensité et les cieux impitoyables; la gloire et l'orgueil de la victoire n'existent plus à mes yeux et la terrible solitude m'accable de plus en plus. Mais le désir invincible d'atteindre au but persiste toujours en moi, avec la volonté indomptable de réussir. Depuis

combien de siècles suis-je en route?
Ma mémoire obscurcie se refuse à en
supporter le nombre:

Le Sentier est aussi las que celui
qui le gravit, et tous deux aspirent au
terme, mais la volonté de celui qui
conduit est aussi ferme que celle de
celui qui est conduit. De chaque côté
du chemin, à intervalles irréguliers,
s'élèvent des arbres majestueux qui
balancent leur cime argentée au so-
leil, oubliant qu'ils furent aux-mêmes
jadis, semblables aux plantes. Des oi-
seaux de toute espèce, de toute cou-
leur, de toute grandeur y habitent:
leurs cris joyeux ou plaintifs réson-
nent à mes oreilles qui, depuis de
longs âges, n'ont ouï que le bruit mo-
notone de mes pas.

À mon approche, ces joyeuses créa-
tures se sont effarouchées, mais elles
continuent à chanter en me regardant
avec une suprême indifférence. Sous
l'ombrage redouté, l'herbe se balance

au rythme du vent jouant parmi les feuilles. L'arbre vigoureux, les charmants oiseaux, l'herbe tendre, tout m'accueille et promet de bercer mon sommeil. Tout cela est si secret, si parfumé, si apaisant pour ma vue fatiguée, que je suis sur le point de céder à la tentation. Mais alors en moi s'évoque le souvenir d'autres arbres, d'autres oiseaux, d'autres ombrages, aussi accueillants et délicieux, mais combien décevants! Etonné, mon Sentier bien-aimé sourit, observant mes faits et gestes pour savoir si, à nouveau, j'opterai pour la jouissance. Oh! la fraîcheur de cet arbre, le délice de ces chants d'oiseaux, le doux bruissement de ces feuilles! Oh! laissez-moi me délasser, fût-ce un instant, avant de reprendre mon chemin!

Le soleil est si chaud, et je suis si las, et mon cœur est si meurtri par ce long voyage! L'ombre fraîche ne peut me faire de mal. O sentier inexo-

nable, accorde-moi cette seconde heureuse! Depuis des siècles j'ai connu tant de nuits sans sommeil; m'envies-tu ou me dénies-tu ce moment de repos? Ne peux-tu m'octroyer cette faveur unique et digne d'intérêt? Où a fui ton amour, ta sympathie infinie? Je te supplie, non pas de t'éloigner de moi, mais d'exaucer ma prière.

Un profond silence règne. Le vent a cessé de folâtrer dans les feuilles. Les oiseaux sont muets, muets comme la mort, et le grand arbre est dans une profonde songerie. L'ombre s'est épaissie, il règne un plus grand calme et une plus grande fraîcheur. L'herbe tendre me regarde d'un air interrogateur et cherche, avec ses petites pensées la cause de mon hésitation insolite, et chacun de ses brins susurre un encouragement à mon adresse. Le Sentier des nombreuses expériences et de la haute connaissance sourit à mes hésitations et mes

luttés; et dans ce sourire il n'y a ni encouragement, ni satisfaction. C'est le sourire neutre de la sagesse et de la connaissance, qui me dit : « Fais ce que bon te semble, mais le repentir est là qui te guette ». Mon choix est fait. Tel le brouillard matinal, doucement dissipé par les premiers rayons du soleil levant, ainsi le bel arbre de la jouissance s'évanouit graduellement à ma vue, les oiseaux chanteurs prennent leur volée comme à l'approche d'un lointain orage et l'herbe verte se dessèche aux rayons ardents du soleil. Il ne reste plus qu'un seul vestige du passé, c'est le Sentier. Il se prolonge et je le suis humblement. A intervalles irréguliers, le long du chemin s'offrent des arbres qui m'invitent à goûter à leurs fruits aromatiques et savoureux et à m'en délecter. Ils adouciraient ma gorge desséchée et étancheraient ma soif ardente. Mais mon Sentier est rigou-

reux, et je passe. Plus loin, de splendides palais, lieux de plaisirs et de délices, aux portes toujours grandes ouvertes, invitant le pèlerin fatigué à entrer. Un siècle, bien des vies me séparent de ces demeures, le voyageur fatigué va-t-il être encore une fois victime de leurs appâts? Sans me lasser de leur hospitalité trompeuse, que de fois j'avais hésité à leur seuil, y pénétrant quelquefois, en sortant avec honte, heureux de marcher à nouveau par le Sentier brûlé de soleil. J'entrais dans cette maison des passions violentes et égoïstes, des jouissances grossières, des ignominies et je m'y délectais de tout ce qu'elle pouvait m'offrir. Souvent aussi, à pas hésitants je passais devant cette demeure des ombres vaines, devant celle de la satiété, au fugitif bonheur, celle de la flatterie et celle de l'enseignement où la connaissance des faits passagers et faux contente l'ignorant.

J'étais attiré dans la maison de l'amour qui limite, qui est égoïste et méchant, qui oublie tout, excepté soi-même, de l'amour qui se passionne, qui désire, de l'amour limité du père, de la mère, de la sœur, du frère et de l'enfant; de l'amour qui consume lentement et sans pitié les plus nobles sentiments, de l'amour qui se contente de choses mesquines. Bien des fois j'avais franchi le seuil de l'ignorance heureuse, le seuil brillant de la vaine flatterie, le triste seuil de la noire haine et de la ruse trompeuse.

Que de fois j'avais succombé aux tentations de l'intolérance toujours renaissante, du patriotisme bruyant qui engendre la haine venimeuse et belliqueuse, de l'orgueil solitaire et glacé qui demeure inaccessible. J'avais séjourné au logis de l'amitié exclusive et jalouse — au logis du vice caché et attrayant, de la fausse sagesse; intransigeante pour tout sauf

pour sa propre philosophie mesquine — au logis de l'enseignement étroit qui sait peu de chose, mais qui condamne avec éclat tout ce qui est au-dessus de sa portée.

J'avais pénétré dans les sanctuaires de bien des religions qui vivent entre leurs murs étroits, entachés de superstitions obscures, adorant de faux dieux, sacrifiant d'innocentes créatures sur leurs autels, s'engageant dans des guerres religieuses futiles et ordonnant d'atroces persécutions. Errant dans des maisons obscures, j'y avais cherché la lumière, je n'avais fait que m'égarer comme un aveugle, hélas!

Seul, le cher bon Sentier me comprend toujours, alors que la tête basse et la honte au cœur, je reviens à lui; il m'accueille et me promet d'être mon guide et mon éternel ami.

De chaque côté du long chemin, peuvent surgir des nombreuses tentations sans nombre, sous les formes

les plus attirantes. Je n'y veux plus succomber; que d'autres se laissent séduire, je veux, moi, suivre mon sentier. Je n'éprouve plus qu'un seul désir, c'est celui de me délasser, de boire à longs traits à la source promise depuis si longtemps et d'étancher ma soif à la fontaine, dans l'ombre. Mais aussi loin que mon regard se porte, il est retenu par des objets trompeurs. Une seule fois j'ai été capable de parler tranquillement et longuement avec mon compagnon solitaire, le Sentier; mais il est redevenu muet, étouffé par le bruit d'alentour. Une seule fois a régné la paix absolue, mais depuis, le silence sacré ne m'est plus audible, à cause du langage profane de la foule. Cependant, au travers du tumulte du monde et des bavardages incessants, mon Sentier m'entraîne toujours, et je le suis sans plus de tergiversations.

Je ne puis dire pendant combien de

temps j'ai voyagé dans le pays de la fantaisie; un jour pourtant, dans un élan de résolution virile, j'ai enfin adhéré à mon Sentier. Il monte toujours, désespérément, et moi, les membres rompus, je continue à le gravir, sans plus m'en écarter, pour retourner dans la vallée ténébreuse.

Pendant des siècles j'ai lutté, résistant aux inclinations et aux plaisirs passagers; pourtant sans trêve et toujours, surgissent devant moi, pour me séduire, de nouvelles et multiples formes de tentations. Il est certain que je ne prétends plus jamais être leur victime, et cependant... O dieux cruels, n'y aura-t-il jamais une fin à cette misère, à cette déloyauté, à ces désirs éphémères? Depuis combien de siècles suis-je en route sur ce Sentier de justice, dont on n'aperçoit pas encore le bout? Le seul but à atteindre serait-il donc de mettre mon endurance à l'épreuve? Non, cela ne peut

être, car autrefois, dans un temps bien lointain déjà, j'ai entrevu le sommet de l'illumination. Mais pendant combien d'incarnations encore devrai-je errer dans le chagrin et les tribulations avant d'atteindre au portail de la Béatitude? Sans plainte et sans curiosité, je suis contraint de continuer pendant un nouveau siècle encore à gravir le Sentier. Je suis las, mon cœur saigne de toute la misère, de toutes les souffrances que j'ai endurées.

Les vains espoirs et les fallacieuses promesses m'avaient soutenu, l'éternel avait pourtant été l'objet de tous mes désirs; mes tâtonnements aveugles pour trouver la vérité avaient été persévérants et mon enthousiasme ardent et inextinguible. Mon bien-aimé Sentier ne pourrait-il me mener au sommet de la montagne, comme il me l'a toujours promis?

Après une si douloureuse attente, le

Sentier me conduit donc encore à l'illusion? Pourquoi? Qu'ai-je fait, qu'ai-je donc omis de faire? Quelles vétilles ai-je négligées, quels sacrifices devrai-je encore offrir, quelles plus grandes agonies aurai-je à supporter? A quelles purifications plus grandes dois-je encore être soumis et quelle est l'expérience de plus grandes tortures qui m'est réservée avant que j'atteigne à la demeure bénie de la pure Connaissance et du Bonheur sacré?

La mère qui m'a porté ne savait certes pas ce qu'elle faisait. Ah! si elle l'avait su, le lait dont elle me nourrissait avec tant d'amour se serait changé en poison, et m'aurait épargné ces tortures interminables. Je serais heureux d'y mettre fin à l'heure du crépuscule; mais n'est-il pas enfantin de se lamenter contre l'inévitable?

Ma mère bien-aimée fut sans reproche, et il est insensé de se révolter

contre les épreuves de l'évolution. Cette lutte doit prendre fin, car la porte de la connaissance peut être atteinte et c'est là que doit luire la Lumière qui guide, la Vérité qui apaise, l'enseignement qui donne le bonheur parfait sans mélange.

Oh! je ne puis gémir davantage, mon corps est trop débilité pour résister plus longtemps au chagrin, ma force va déclinant peu à peu, mon être entier se rebelle contre ce vide cruel. Dieu ne peut-il jeter un regard compatissant sur le voyageur solitaire et épuisé?

Maître de la Sagesse, prenez-le en pitié, dispensez-lui de cette grâce infinie qui seule peut guérir et apporter la lumière à celui qui titube dans les ténèbres. O vous, nuits fraîches, obligez le soleil ardent à s'éloigner d'ici et vous, sombres nuages, voilez ses rayons brûlants. Où sont, la forte main qui pourrait me conduire et me

soutenir, la voix qui saurait me réconforter et m'encourager, le baiser que me ferait oublier? Suis-je donc abandonné? Et d'une voix mourante je jette un appel suprême.

Le silence absolu seul me répond.

Mon Sentier bien-aimé me sourit avec pitié, et partout, même dans les maisons bruyantes, règne le calme inquiétant d'une nuit où se perpétre-rait un crime, ou lorsque les mâchoires pesantes des tombes s'entr'ouvrent en un bâillement forcé.

A bout de force, je chancelle. La fin de mon existence est proche. Dans ma pensée j'ai la vision d'un ciel où règnerait la paix parfaite, d'un gîte délicieux pour le voyageur fatigué. Pendant combien de siècles encore devrai-je endurer cette douleur dans mon mental, cette marée continuelle de mécontentement, ces reliquats du passé, ces souffrances dans mon corps? Hélas! je ne saurais le prévoir...

Aussi loin que ma vue peut aller je n'aperçois que des choses illusoires. A chaque pas grandit pourtant en moi la conviction que le terme du long voyage se fait plus proche; tel un bateau près du havre. Puissent les divinités qui nous guident me pousser vers ma destination!

Soudain l'atmosphère est devenue calme, sans un souffle comme dans un moment de solennelle attente, et le silence règne, pareil à celui qui suit un beau coucher de soleil, alors que le monde entier est plongé dans une muette adoration.

C'est un silence profond pareil à celui d'une nuit étoilée lorsque les étoiles distantes s'envoient des baisers à travers l'immensité. Il règne une accalmie inusitée pareille à une brusque fin d'orage; on éprouve une paix immense, comme si l'on était dans le parvis d'un temple sacré.

En moi, la douleur et la tristesse du

passé sont en partie endormies, et comme mes yeux se ferment, un murmure léger et doux flotte dans les airs. Toutes les choses animées et inanimées se reposent de leur labeur. Le monde entier est plongé dans un rêve pacifique. Le soleil, dont les rayons brasillants m'ont impitoyablement brûlé durant tant de siècles, est soudain pitoyable, et une fraîcheur pareille à celle des profondes forêts s'établit alentour. La Divinité a pris forme au dedans de moi. Toutefois le Sentier est devenu beaucoup plus escarpé, et péniblement j'en continue l'ascension ardue. Tandis que je gravis cette colline, les demeures innombrables de la concupiscence et celles des passions s'évanouissent; les arbres verts se font de plus en plus rares et comme j'atteins au sommet, les attrait du monde disparaissent sans retour...

Le Sentier monte toujours en droite

ligne, mais l'air est devenu plus frais, l'ascension plus aisée. Une force immense emplit mon être, et j'avance avec un enthousiasme croissant.

Au loin, là-bas, mon Sentier se montre à moi au travers d'un bosquet. Je n'ose regarder en arrière, ni de côté, car le Sentier est devenu dangereusement étroit.

Je franchis ce pas périlleux comme dans un songe, les yeux fixés sur la vision lointaine, regardant à peine où je marche. Je suis dans une extase indicible, car la vision voilée qui brille devant moi, emplit mon âme d'un ultime et immense espoir. D'un pas léger, je précipite ma marche, craignant que l'heureuse vision ne se dissipe et ne m'échappe comme cela m'est arrivé tant de fois déjà...

Il n'y a pas d'autre pèlerin devant moi, et pourtant le Sentier est doux, uni et pour ainsi dire usé par les milliers de pas qui l'ont foulé pendant

des âges innombrables; il brille comme un miroir. Il est glissant. Je le gravis comme en songe, craignant de me réveiller à de mensongères réalités. La vision reste claire et se fait plus nette à mesure que j'approche avec rapidité.

Les dieux pitoyables ont enfin répondu à l'appel que, dans ma solitude, je leur avais fait. Ma longue et triste odyssee touche à sa fin et la glorieuse étape est proche.

Bien loin en avant, s'ouvrent d'autres sentiers et d'autres portes où je frapperai d'un cœur joyeux et avec plus d'assurance. De cet endroit, je puis dénombrer tous les Sentiers qui se déroulent devant moi. Ils convergent tous vers un même point, bien qu'ils soient séparés par de grandes distances : nombreux sont les pèlerins en marche sur ces sentiers solitaires et chacun d'eux se sent fier de

sa solitude aveugle et de sa séparativité insensée.

Comme moi, ils se sont fourvoyés dans leur petit sentier personnel, abandonnant et repoussant la grand' route.

Dans leur ignorance ils luttent à l'aveuglette, marchant dans leur propre ombre, s'attachant à leurs petites vérités qu'ils appellent opiniâtrément la Grande Vérité. Mon Sentier, qui m'a guidé à travers les contrées hérissées de montagnes, reste à mes côtés. En versant des larmes de bonheur, je contemple ces voyageurs harassés. Mon bien-aimé, mon cœur est brisé à cette vue cruelle, car je ne puis redescendre pour leur dispenser le breuvage divin qui seul étancherait leur soif dévorante.

C'est par eux-mêmes qu'ils doivent découvrir la source éternelle. Mais, ô Dieux d'amour, ne pourrai-je au moins rendre leur sentier plus doux et allé-

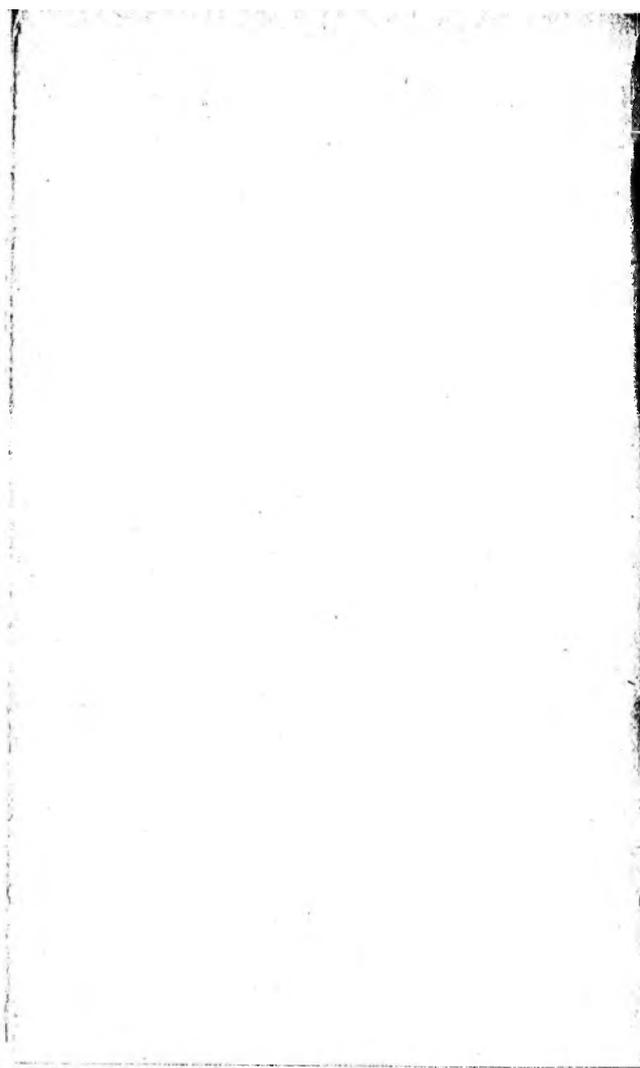
ger les souffrances et la tristesse qu'ils se sont créées à eux-mêmes par leur inconscience et leur indolence?

Venez tous, vous qui êtes affligés, et entrez avec moi dans le Temple de la Connaissance et dans les oasis de l'immortalité. Contemplons la lumière éternelle, la lumière qui épand la paix, la lumière qui purifie. La radieuse vérité brille, resplendissante, et nous ne pouvons pas demeurer aveuglés plus longtemps, ni continuer à marcher à tâtons dans les régions ténébreuses. Notre soif alors sera étanchée à jamais car nous puiserons à la fontaine de la Sagesse.

Je suis fort, je n'hésite plus. La divine étincelle a jailli en moi. Dans un rêve lucide, j'ai contemplé le Maître de toutes choses et je rayonne de sa joie éternelle. Je plonge mon regard dans l'Océan sans fond de la Connaissance et j'en contemple tous les reflets. Je suis une pierre du tem-

ple Sacré. Je suis l'humble brin d'herbe fauché et foulé aux pieds. Je suis l'arbre grand et droit qui fait sa cour aux cieux. Je suis l'animal pourchassé. Je suis le criminel honni de tous. Je suis le noble honoré par tous. Je suis la tristesse, le désespoir, le plaisir d'une heure, les passions, les jouissances, la rancune amère et la compassion infinie et tout à la fois le péché et le pécheur. Je suis l'amant et le véritable amour lui-même. Je suis l'amour même. Je suis le saint, l'adorateur et le croyant. Je suis Dieu.

J. KRISHNAMURTI.



Hymne de l'Initié Triomphant

J'ai demeuré en Ta sainte présence,
J'ai vu la splendeur de ta Face,
Je me prosterne à Tes pieds sacrés,
Je baise le bord de Ton vêtement,
J'ai senti la gloire de Ta beauté,
J'ai vu Ton regard serein.

Ta sagesse a ouvert mes yeux fermés,
Ta paix éternelle m'a transfiguré,
Ta tendresse, la tendresse d'une mère
pour son enfant, d'un maître pour
son élève, je l'ai sentie.

Ta compassion pour toute chose, vi-
vante et non vivante, animée et
inanimée, je l'ai sentie.

Ta joie, indescriptible, m'a fait tres-
saillir,

Ta voix m'a fait entendre de nom-
breuses voix,

Ton toucher a éveillé mon cœur,

Tes yeux ont ouvert les miens,
Ta gloire a fait briller la gloire en moi.

O Maître des Maîtres, j'ai ardemment
aspiré à cette heure bienheureuse
où je serais en Ta sainte présence,
Et elle m'a été enfin donnée.

Je suis heureux,
Je suis paisible, paisible comme le
fond d'un lac bleu;
Calmé comme le sommet vêtu de neige
au-dessus des nuages orageux.

J'ai ardemment aspiré à cette heure :
elle est venue.

Je suivrai humblement la trace de Tes
pas le long de ce sentier que Tes
pieds sacrés ont foulé.

Je servirai humblement le monde, ce
monde pour lequel Tu as souffert
et peiné, pour lequel Tu t'es sacrifié.

Je lui apporterai Ta paix.

J'ai ardemment aspiré à cette heure :
elle est venue.

Ton image est dans mon cœur.
Ta compassion brûle en moi.
Ta sagesse me guide.
Ta paix m'illumine.
Ta tendresse m'a donné le pouvoir du
sacrifice.
Ton amour m'a donné la force.
Ta gloire pénètre mon être tout entier.
J'ai soupiré après ce moment : il est
venu dans toute la splendeur d'un
glorieux printemps.
Je suis jeune comme le plus jeune,
Vieux comme le plus vieux.
Je suis heureux comme un amant
éperdu, car j'ai trouvé mon amour.
J'ai vu.
Je ne pourrai jamais être aveugle,
même après des milliers d'années.
J'ai vu Ta divine face partout, dans
la pierre et le brin d'herbe, dans
les pins géants de la forêt, dans le
reptile et le lion, dans le criminel
et le saint.

J'ai ardemment aspiré à ce moment
merveilleux : il est venu et je l'ai
saisi.

J'ai demeuré en Ta présence.
J'ai vu la splendeur de Ta face.
Je me prosterne à Tes pieds sacrés.
Je baise le bord de Ton vêtement.

RENSEIGNEMENTS

La Société théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religions, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité, qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix; leur bannière Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Âme*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle de sens caché, et

les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société théosophique.

SOCIETE THEOSOPHIQUE

Quartier général: Adyar (Madras), Indes.

Présidente: Annie BESANT.

**SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THEOSOPHIQUE
DE FRANCE**

4, square Rapp, Paris (VII^e).

BUTS DE LA SOCIÉTÉ

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance;

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science;

3° Etudier les lois inexplicables de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire général, au Siège de la Société, tous les jours de 3 à 6 heures, sauf le dimanche.

**COURS — CONFÉRENCES
BIBLIOTHÈQUE — LIBRAIRIE**

Au Siège de la Société: 4, square Rapp.
Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

SOCIÉTÉ THEOSOPHIQUE BELGE
45, rue de Luxem, Bruxelles (Belgique).

LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE S. A.

4, Square Rapp, Paris (7^e)

ETUDE GRADUÉE
de l'Enseignement Théosophique

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires

- ANNIE BESANT. — Introduction à
la Théosophie.....
— La Nécessité de la Réin-
carnation
- G. CHEVRIER. — La Théosophie,
ses origines et ses lois fonda-
mentales
- C. W. LEADBEATER. — Une Es-
quisse de la Théosophie.
— Précis de Théosophie.....
- Docteur Th. PASCAL. — La Théo-
sophie en quelques chapitres.
- Aimée BLECH. — A ceux qui souf-
frent
- LE CLERC. — La Théosophie en
25 leçons
- I. COOPER. — La Réincarnation..

Ouvrages d'instruction générale

- J.-C. CHATTERJI. — La Philosophie ésotérique de l'Inde.....
- Annie BESANT. — La Sagesse antique
- Avenir imminent
 - Le Christianisme ésotérique
 - L'Homme et ses corps...
 - Le Pouvoir de la pensée..
 - La Vie occulte de l'Homme
- A.-P. SINNETT. — Le Bouddhisme ésotérique
- Le Monde occulte
- C. W. LEADBEATER. — L'Occultisme dans la Nature...
- Les Maîtres et le Sentier.
- C. JINARAJADASA. — L'Évolution occulte de l'Humanité..
- Les Premiers enseignements des Maîtres

Ouvrages d'instruction spéciale

- Annie BESANT. — La Mort et l'Au delà
- La Réincarnation
 - Le Karma
 - Le Monde de demain.....
 - Le Pouvoir de la Pensée..
 - Les Maîtres et l'œuvre théosophique
 - Etude sur la conscience..
 - Evolution de la vie et de la forme
 - La généalogie de l'homme.
 - Des Religions de l'Inde...
- C. W. LEADBEATER. — Le Plan astral
- Les Aides invisibles.....
 - L'autre côté de la Mort..
 - De la clairvoyance.....
 - Echappées sur l'Occultisme
 - Le Monde céleste
 - Le Plan mental
 - Le Credo chrétien.....
 - L. REVEL. — Vers la fraternité des Religions...
- H. P. BLAVATSKY. — Doctrine secrète (6 vol.)
- Abrégé de la Doctrine secrète
 - Premiers pas sur le chemin de l'Occultisme....

Ouvrages d'ordre éthique

- Annie BESANT. — Vers le Temple.
— Le Sentier du Disciple...
ALCYONE. — Aux pieds du Maître.
H. P. BLAVATSKY. — La Voix du
Silence
M. C. — La Lumière sur le Sentier
La Bhagavad Gîtâ
Neuf Upanishads
-

DEMANDER NOTRE
CATALOGUE GÉNÉRAL

contenant les meilleurs ouvrages sur :

L'Esotérisme.

La Littérature Orientale.

Le Mysticisme.

L'Occultisme.

Les Philosophies.

Le Psychisme.

Les Religions.

La Sociologie.

La Théosophie, etc., etc.

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

LE LOTUS BLEU

37^e ANNÉE

Revue paraissant le 27 de chaque mois

L'année part du Numéro de Mars

Abonnements : FRANCE . . . 20 fr.

— ÉTRANGER. 25

Le numéro : 2 francs

LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE

4, Square Rapp

PARIS (7^e)

"L'EMANCIPATrice" (Imp. Coop.) 3, RUE DE PONDICHERY, PARIS. 8136-4-26.

